journal d'information de la maison de la culture de grenoble

N° 14 - MENSUEL JANVIER 1970

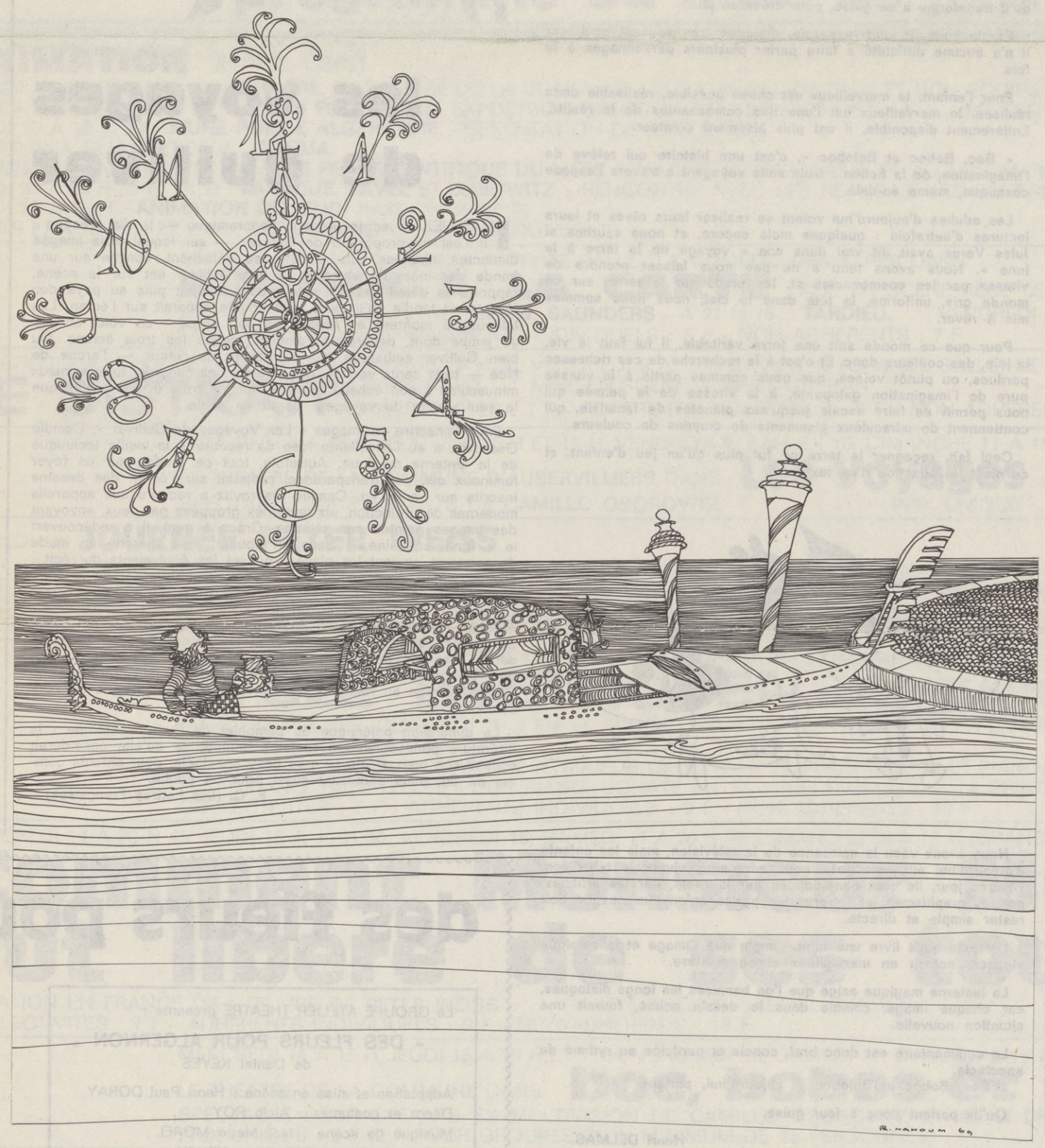
Directeur de la Publication : Didier BERAUD
Rédacteur en chef : Claude ESPERANDIEU
Rédaction : Pierre BINTZ, Philippe de BOISSY, Claude ESPERANDIEU, Jean-Jacques HENRY, Paule JUILLARD, Guillaume KERGOURLAY, Jean-Marie MOREL, Philippe NAHOUM
Réalisation - Mise en page : Maurice GUENIN

Tirage : 40 000 ex. Prix : 0,50 F

Maison de la Culture, 4, rue Paul-Claudel, Grenoble. Tél. 87-74-11

ROUGE et NOIR

DEUX GRANDES CREATIONS



Lyrique

les Espagnols à Venise
de René LEIBOWITZ

POURSUIVANT leur collaboration inaugurée avec TANNHAUSER, le Théâtre Municipal et la Maison de la Culture présentent les 28 et 30 janvier prochains, un nouveau spectacle lyrique, placé cette fois sous le signe de l'humour.

Si les mésaventures de la peu vertueuse CONCEPCION, héroïne de l'« HEURE ESPAGNOLE » ont diverti de nombreux publics, chacun attendra avec intérêt et curiosité la création des « Espagnols à Venise », opéra-bouffe de René LEIBOWITZ sur un texte de Georges LIMBOUR.

Né à Varsovie en 1913, fixé à Paris, René LEIBOWITZ est surtout connu comme musicologue et comme chef d'orchestre. C'est à ce titre qu'il a consacré une grande partie de son activité, depuis la guerre, à révéler, tant en Europe qu'en Amérique, la musique de Schoenberg et de l'Ecole Viennoise, entre autres. Par contre, son œuvre de compositeur, quoique importante, n'a pas encore trouvé l'audience qu'elle mérite. Nous sommes heureux d'y contribuer en lui donnant l'occasion de diriger lui-même, en un même programme, son propre ouvrage et celui de Ravel, musicien qu'il admire beaucoup et dont il fut aussi l'élève.

Les 28 et 30 janvier à 20 h 45 le THEATRE MUNICIPAL et la MAISON DE LA CULTURE présentent en co-production :

« L'HEURE ESPAGNOLE »
COMEDIE MUSICALE

Musique de Maurice RAVEL
Livret de FRANC-NOHAIN
Décor et costumes de Claude LEVI-STRAUSS

« LES ESPAGNOLS A VENISE »
OPERA-BOUFFE
EN CREATION MONDIALE

Musique de René LEIBOWITZ
Livret de Georges LIMBOUR
Décor et costumes de Victoria VON HAGEN

Mise en scène : Humbert CAMERLO
Orchestre sous la direction de René LEIBOWITZ

(voir en page 4 l'article de René LEIBOWITZ)

Théâtre

Comment Monsieur MOCKINPOTT fut libéré de ses tourments
de Peter WEISS

RENOUVELANT l'expérience fructueuse qui avait été tentée en janvier dernier avec le Théâtre du Soleil, la Maison de la Culture accueille en ce premier mois de 1970 le Théâtre de la Commune d'Aubervilliers que dirige Gabriel GARRAN, pour une quinzaine de jours. Quatre spectacles seront présentés par la troupe dont une création en France : « Comment M. Mockinpott fut libéré de ses tourments » de l'auteur allemand Peter WEISS considéré aujourd'hui comme le chef de file de l'école dramaturgique allemande contemporaine.

On pourra également voir « Le Distrait » de REGNARD et deux spectacles pour enfants : « Les voyages de Gulliver » et « Boc, Boboc et Boloboc ».

Peter WEISS Photo X

POUR FAIRE CONNAISSANCE AVEC PETER WEISS...

Pour faire connaissance avec Peter Weiss, la démarche la plus judicieuse est d'entreprendre la lecture de son roman autobiographique, composé de deux parties, « L'adieu aux parents » et « Point de fuite », publié en 1966 par les Editions du Seuil.

On y trouve bien sûr la chronologie de son évolution, on y trouve les clefs de sa personnalité ainsi qu'une belle démonstration de son talent de prosateur qui lui valut de recevoir, précisément pour cet ouvrage le prix Charles Veillon 1963.

Peter Weiss naquit en 1916 à Nowawes, actuellement Babelsberg, bourgade située dans la grande banlieue sud-ouest de Berlin.

Son père, un juif hongrois, propriétaire d'une usine textile avait épousé une actrice berlinoise.

En 1934, la famille Weiss quitte l'Allemagne et se réfugie à Prague en passant par l'Angleterre. De 1936 à 1938, Peter Weiss apprend la peinture et la décoration à l'Académie des Beaux-Arts de Prague. En 1938, il gagne la Suisse, puis la Suède en 1939. Il vivra désormais à Stockholm cherchant à subvenir à ses besoins grâce à ses travaux d'artiste. De 1947 à 1953, il écrit ses premiers textes en suédois, la langue de son pays adoptif, mais il passe rapidement à l'allemand avec un « micro » roman, « L'ombre du corps du cocher », composé en 1952.

Il se fait connaitre par ses recherches dans le domaine de l'art graphique et notamment par ses collages qui illustrent les deux premiers volumes d'une édition suédoise des « Mille et une nuits » ainsi que son « micro » roman.

Au cinéma il réalise plusieurs courts métrages expérimentaux et documentaires ainsi qu'un long métrage : « Le mirage ». En 1960, la publication de « L'ombre du corps du cocher » l'impose comme grand prosateur et à partir de 1964 la création de « La persécution et l'assassinat de Jean-Paul Marat représentés par le groupe théâtral de l'hospice de Charenton sous la direction de Monsieur de Sade » puis de « L'instruction » le place en tête de l'école dramaturgique allemande contemporaine. Sa présence au Tribunal Russel le conduit au Viet-Nam et il consigne ses notes de voyages dans deux volumes consacrés au Viet-Nam en guerre.

Citoyen suédois, il vit à Stockholm en compagnie de sa femme et collaboratrice, Gunilla Palmstierna Weiss, sculpteur et décoratrice de théâtre.

(suite en dernière page)

éditorial

PARMI les diverses activités de la Maison de la Culture de Grenoble, il en est qui retiennent moins que d'autres l'attention du public ou de la presse. Ce sont généralement celles que nous désignons de façon trop imprécise comme « activités d'animation ». Et cela s'explique aisément.

Fréquents sont les spectacles, les concerts, les manifestations qui, donnés plusieurs fois, rassemblent un public de 3 000, 4 000 personnes et quelquefois plus. Récemment encore « La Dévotion à la Croix », jouée par la Comédie des Alpes pendant un mois, a réuni près de 12 000 spectateurs au Théâtre Mobile. De tels événements ne peuvent passer inaperçus, en raison précisément du nombre des personnes qu'ils intéressent, mais aussi parce qu'ils suscitent spontanément une abondante publicité écrite et parlée, directe et indirecte, bonne ou mauvaise.

L'attention de larges couches du public s'y fixe et cet aspect de notre travail lui masque souvent l'effort constant que nous faisons pour que notre Maison soit aussi, en ses murs et hors ses murs, un organe de dialogues, de débats, de confrontations et, lâchons le mot, de « contestations » multiples.

Rien de plus compréhensible, de plus normal, puisque ces débats, ces rencontres, ces « animations » intérieures et extérieures s'adressent par nature à des publics plus restreints, à des milieux moins ouverts (encore que l'accès en soit généralement libre) et ne peuvent faire l'objet de publicités, de comptes rendus, de critiques ou de commentaires aussi nombreux, aussi étendus, ne serait-ce qu'à cause de leur caractère très divers, plus limité dans le temps, ou plus localisé.

D'octobre à juin ou juillet, pas de semaine cependant où la Maison de la Culture n'organise ou des séances d'animation, ou des tables-rondes, ou des magazines d'actualités, ou des conférences-débats, ou des discussions variées, sans compter de nombreux contacts, rencontres, etc. Ces activités ont lieu dans nos locaux mais fréquemment aussi dans des établissements extérieurs (entreprises, écoles, foyers, etc.). Pour la saison passée (1968-1969), leur nombre est supérieur à 300, la moitié environ effectuée hors de la Maison. Leur audience est très variable : rarement supérieure à 300 personnes, souvent limitée à quelques dizaines, voire à sept ou huit.

Mais dans ce domaine, le nombre n'est ni la condition, ni la garantie de l'efficacité. Un entretien, une animation qui touche dix ou vingt des salariés d'une entreprise, quinze étudiants, quelques personnes âgées, un groupe de jeunes travailleurs peut exercer du point de vue culturel un effet plus profond, déterminer des vocations de « relais » ou d'animateurs bénévoles mieux que ne le font parfois des concerts, des spectacles, des expositions qui atteignent des centaines ou des milliers de spectateurs, d'auditeurs, de visiteurs.

Ce travail assidûment poursuivi par nos équipes d'animation et de relations publiques (une dizaine de personnes) nous semble aussi fondamental, aussi fécond que celui que nous nous efforçons d'effectuer pour des publics nombreux. Les deux démarches, d'ailleurs, sont indispensables et complémentaires. Elles témoignent de notre souci de décentralisation artistique, d'action culturelle animée par la volonté de pénétrer dans le milieu et de dialoguer avec la population. Elles s'accordent au point de vue récemment exprimé par le philosophe Jacques-André Bizet : « La culture ne saurait être réduite ni à un savoir (une science), ni à un faire (une production), ni à un savoir-faire (une technique), ni à un faire savoir (une pédagogie). Une culture tient un peu de tout cela. »

Nous ne parlons pas assez souvent sans doute de nos activités dites « d'animation », nous ne les mettons pas assez en valeur dans nos publications, nos comptes rendus et nos statistiques. La presse pourtant nous y aide. Mais le public ne lit pas tout. Que cela ne nous arrête pas, nous restons plus attachés à ce qui se fait qu'à ce qui se dit.

Didier BERAUD.

deux spectacles pour enfants

de Camillo Osorovitz

BOC BOBOC ET BOLOBOC

L'ENFANT, dès son éveil au monde extérieur, joue. Il joue avec des objets destinés à cet usage, hochet, poupée, animaux en peluche, mais aussi avec des papiers, des chiffons, qu'il transforme à sa guise, pour créer un jeu.

Par la suite, il joint la parole, dialogue très souvent seul, car il n'a aucune difficulté à faire parler plusieurs personnages à la fois.

Pour l'enfant, le merveilleux est chose possible, réalisable donc réalisée, le merveilleux est l'une des composantes de la réalité. Entièrement disponible, il est plus aisément créateur.

« Boc, Boboc et Boloboc », c'est une histoire qui relève de l'imagination, de la fiction : trois amis voyagent à travers l'espace cosmique, même au-delà.

Les adultes d'aujourd'hui voient se réaliser leurs rêves et leurs lectures d'autrefois : quelques mois encore, et nous saurons si Jules Verne avait dit vrai dans son « voyage de la terre à la lune ». Nous avons tenu à ne pas nous laisser prendre de vitesse par les cosmonautes et, les pieds sur la terre, sur un monde gris, uniforme, la tête dans le ciel, nous nous sommes mis à rêver.

Pour que ce monde soit une terre véritable, il lui faut la vie, la joie, des couleurs donc. Et c'est à la recherche de ces richesses perdues, ou plutôt volées, que nous sommes partis à la vitesse pure de l'imagination galopante, à la vitesse de la pensée qui nous permit de faire escale jusqu'aux planètes de fantaisie, qui contiennent de miraculeux gisements de crayons de couleurs.

Ceci fait, regagner la terre ne fut plus qu'un jeu d'enfant, si ce n'est la rédaction d'un texte.

Nous avons vécu la naissance de la télévision, mais les enfants d'aujourd'hui auxquels nous nous adressons vivent la télévision. Chaque jour, ils sont conditionnés par la radio, par les affiches, par les graphismes, et l'expression parlée qu'on leur destine doit rester simple et directe.

Le texte nous livre une fable simple que l'image et la musique viennent nourrir en merveilleux et en mystère.

La lanterne magique exige que l'on bannisse les longs dialogues, car chaque image, comme dans le dessin animé, fournit une situation nouvelle.

Le commentaire est donc bref, concis et participe au rythme du spectacle.

« Boc, Boboc et Boloboc », aujourd'hui, parlent.

Qu'ils parlent donc à leur guise.

Henri DELMAS.

les voyages de gulliver

IMAGINEZ un écran presque panoramique — je dis presque : il l'est en proportion de Gulliver — sur lequel trois images distinctes, alignées côte à côte, se détachent, comme sur une bande dessinée. En chair et en os, Gulliver est sur la scène, rapporte le détail de ses aventures à Lilliput puis au pays des Géants, et tandis qu'il parle, son double apparaît sur l'écran. Les Lilliputiens montent à l'assaut de son corps : en voici un sur sa jambe dont, désormais l'ampleur gagne les trois écrans. Ou bien Gulliver embarque, sur le bateau du retour — l'arche de Noé — trois cents vaches, des poules, des canards, tous animaux minuscules à son échelle, envahissant les trois écrans tandis que le seul visage du voyageur paraît en angle.

Pour transcrire en images « Les Voyages de Gulliver », Camillo Osorovitz a eu l'excellente idée de recourir à la vieille technique de la lanterne magique. Autrefois, tout se fondait sur un foyer lumineux qui, par transparence, projetait sur l'écran des dessins inscrits sur verre. Ici, Camillo Osorovitz a recours aux appareils modernes de projection, six lanternes groupées par deux, envoyant des images peintes sur gélatine. Grâce à quoi, il a redécouvert le « fondu-enchaîné ». Sans en abuser, il a cherché un mode de narration, variant les plans, trouvant les équivalents du récit : groupe, détail, personnage seul, jouant admirablement de la complémentarité et de l'indépendance des trois parties de l'écran. Ce qu'il a trouvé emprunte un peu au cinéma, aux bandes dessinées des journaux illustrés. Ses talents de dessinateur l'ont servi. Son style caricatural sans méchanceté s'est, dans la première partie, inspiré d'enluminures persanes, dans la seconde du modèle de gravures romantiques. L'apport de la musique de Dino Castro, fondue au récit, est déterminant pour la réussite de l'ensemble.

La dimension polémique du pamphlet de Swift s'estompe : la littérature pour enfants a toujours amputé ce qu'elle considérait comme son bien. Reste un très beau spectacle, pour enfants comme on dit, mais séduisant aussi pour un adulte.

E. C. (Les Lettres Françaises)

humour à la carte

JUSQU'AU 3 janvier la Comédie des Alpes poursuit ses représentations de " Humour à la carte " avec " un léger accident " de James SAUNDERS et " Passion, poison et pétrification " de Bernard SHAW, deux créations en langue française, et cinq pièces en un acte extraites du Théâtre de chambre de Jean TARDIEU : " Monsieur moi ", " Un mot pour un autre ", " Il y avait foule au manoir ", " Le guichet ", " Oswald et Zénaïde ".

Le spectacle SHAW et SAUNDERS est donné les mardi, jeudi, samedi à 18 h 45 et les mercredi, vendredi, dimanche à 21 h 15. A l'inverse, le spectacle TARDIEU se joue les mardi, jeudi, samedi à 21 h 15, et les mercredi, vendredi, dimanche à 18 h 45.

Charles SCHMITT et René LESAGE dans « Le guichet »

un sourire de la Comédie des Alpes

Photos Marie-Jésus Diaz

Catherine CADET dans « Oswald et Zénaïde »

avant-projet février

- 1 - 8 - 15 - 22 : CINEMATHEQUE
- 4 et 5 : CONCERT PARRENIN-CHODAK - CYCLE BEETHOVEN (suite)
- 6 : PARADE NEW-ORLEANS
- 7 : PIANO A LA DEMANDE
- 10 et 11 : BALLETS ESPAGNOLS A. GADES
- 11 - 12 - 13 : MARIONNETTES D'YVES JOLY
- 14 : ORCHESTRE RHONE-ALPES SOLISTE : SAMSON FRANÇOIS
- 17 au 22 : FESTIVAL DU FILM SPORTIF
- 18 - 19 - 20 - 21 : THEATRE DU 8e - LYON « LE SANG » de J. VAUTHIER
- 24-25-26-27-28 : RECITAL ANNE SYLVESTRE
- 18 : FILM SCIENTIFIQUE DU MOIS
- 26 - 27 : POP MUSIC : LES « SOFT MACHINES »
- 28 : MAGAZINE OU TABLE RONDE
- 28 - 1er mars : GALA DU SKI

Animation

SAMEDI 10 JANVIER, JOURNEE PETER WEISS : Cette journée animée par Michel Bataillon, collaborateur du Théâtre de la Commune, adaptateur de « COMMENT M. MOCKINPOTT FUT LIBERE DE SES TOURMENTS », et Denis Bablet du Ø.N.R.S. avec la participation de germanistes grenoblois, est ouverte à l'ensemble du public. Elle devrait concerner plus particulièrement les étudiants de Faculté et lycéens des classes terminales s'intéressant au théâtre et à la langue allemande.

PROGRAMME DE LA JOURNEE : de 9 heures à 12 heures au Théâtre Mobile : ITINERAIRE DE PETER WEISS par Michel Bataillon. Conférence illustrée, projections, musiques de scène, etc.

De 14 heures à 18 heures, au Théâtre Mobile : « L'INSTRUCTION » et le Théâtre Documentaire de Peter WEISS, par Denis Bablet du C.N.R.S. Conférence illustrée à partir de différentes mises en scène de « L'INSTRUCTION ». Cette conférence sera suivie d'une lecture de scènes inédites de WEISS par les comédiens du Théâtre de la Commune.

A 18 heures et 21 heures dans la petite salle : Projection de « MARAT-SADE », film réalisé par Peter BROOK à la suite de sa mise en scène théâtrale à Londres de la pièce de Peter WEISS.

● **SCIENCES** **Conférence-débat le mercredi 7 janvier à 20 h 45 : L'ATOME ET LA PRODUCTION D'ELECTRICITE.**

Il a beaucoup été question ces temps derniers de centrales électronucléaires et de « filières ». Tout le monde sait que les orientations nouvelles ont été décidées dans le choix du type de centrales nucléaires à construire. Mais que recouvrent exactement les termes apparemment barbares et que signifient les nouvelles décisions prises ? C'est par suite de sa complexité que le problème des centrales nucléaires semble souvent, aux yeux des non-initiés, comporter une certaine part de mystère. En fait, il ne s'agit là que d'un certain nombre de phénomènes physiques qui se prêtent parfaitement à une description suffisamment claire même en langage ordinaire. C'est ce que tenteront de réaliser les animateurs de ce débat, à l'aide d'illustrations par diapositives : M. SAITCEVSKY, responsable de la construction de la future centrale de Bugey, et M. TANGUY, Assistant du Directeur des piles atomiques du C.E.A.

Films scientifiques (et expositions) le mercredi 21 janvier à 18 h 30 et 21 h.

ANIMAUX MARINS ET ALGUES MARINES DE NOS COTES, par M. BERNARD de la Faculté des Sciences.

Parmi la multitude d'êtres qui peuplent la mer, un grand nombre peut se rencontrer le long des côtes françaises. Deux films réalisés l'un à Wimereux dans le Pas-de-Calais, l'autre à Roscoff en Bretagne, intéressent des régions où la marée est forte. Là, la marée basse découvre une foule d'animaux vivant à faible profondeur, soit abrités dans les algues ou dans les anfractuosités des rochers, soit fixés sur le fond ou encore enfouis dans le sable ou la vase. On peut reconnaître des groupements d'espèces caractéristiques, étagés depuis les zones superficielles qui restent le plus longtemps émergés, jusqu'aux zones profondes. En Méditerranée, mer sans marée, en dehors des pêches et des dragages, il faut plonger à la rencontre de la faune comme le montre un film réalisé à Banyuls. Enfin, un film provenant de Villefranche montre des espèces qui vivent en pleine eau, flottant avec le plancton.

Une présentation d'animaux et d'algues, groupés selon leurs zones de vie, permettra aux spectateurs de préciser les souvenirs de vacances passées ou de préparer des prochains séjours en bord de mer.

Cette exposition sera ouverte toute la journée du mercredi 21 janvier.

● **LITTERATURE** **JEAN SENAC PRESENTE « LA JEUNE ET NOUVELLE POESIE ALGERIENNE ».**

Qui est Jean SENAC ? Me donnera-t-on le droit de dire que je n'en sais rien. Jusqu'à ce qu'il soit en face de moi dans un bureau, SENAC n'était qu'un nom libre, un porte-drapeau, une bourrasque.

Je ne savais de lui que des citations de ses propres poèmes, que des citations sur son œuvre, sur ses idées. Il me dit : « Je suis un pied-noir, l'Algérie, c'est mon pays, j'y reste, j'y écris, parmi les autres, parmi tous, avec eux. » Et cela me fait mieux comprendre ce que CAMUS disait de lui : « Un talent qui ne doit rien à personne... avec une vraie bravoure. » Jean SENAC est né le 20 novembre 1926 à Beni-Saf. Il a été l'un des fondateurs de l'Union des Ecrivains Algériens. C'est certainement un des hommes les mieux placés pour parler et citer en public la jeune et nouvelle poésie algérienne, qui sera interprétée en français ce soir-là par Ghaouti FARAOUN.

LA POESIE LOUFOQUE, par l'équipe d'animation littéraire, 27 janvier à 18 h 30 et 21 h. Entrée libre.

Nous avons décidé — aussi — de nous amuser. Certes, la poésie présentée en séances d'animation, n'était pas toujours gaie, et on nous l'a souvent reproché ! Mais les écrivains témoignent de leurs temps. Faites-leur des temps heureux, ils témoigneront du bonheur, non ? Cette poésie loufoque, ce sera donc un montage fait par toute une équipe avec des textes drôles, humoristiques, grinçants, et de ravissantes musiques idiotes. On nous permettra de tourner un peu en dérision des gloires consacrées. Je crois que notre but, ce serait un peu de réussir, avec le public, une petite fête à plusieurs. Mais je me demande aussi si ce n'est pas ce qu'il y a de plus risqué. Que dire encore ? On peut apporter son manger.

P. de B.

Jeudi 22 à 15 h : ANIMATION DU JEUDI POUR LES ENFANTS (marionnettes).

● **ARTS PLASTIQUES**

Présentation de l'exposition **SPECTACLE-ENVIRONNEMENT F 3** par ses créateurs **mardi 13 à 18 h 30 et 21 h.**

● **MUSIQUE**

Jeudi 22 à 18 h 30 et 21 h : « L'HEURE ESPAGNOLE » de RAVEL **et « LES ESPAGNOLS A VENISE »** de René LEIBOWITZ. Rencontre avec les réalisateurs du spectacle.

Arts Plastiques

spectacle environnement : L'IMAGE D'UN APPARTEMENT

LE spectacle-environnement « F 3 » ou « Une leçon d'observation » réalisé par le théâtre de recherche « Les Drapiers » de Strasbourg est un ensemble programmé de propositions plastiques constituant l'image d'un appartement et de son histoire. Les spectateurs sont invités à la visiter par groupes de quinze sous la conduite d'un comédien-démonstrateur.

Réalisation	:	**Jean-Louis BOISSIER Jean-Louis BOUCHER SEMENIAKO**
Démonstrateur	:	**Gilles TRYSTRAM**
Electronique et son	:	**Jean-Pierre BONSANT**
Assisté de	:	**Marcelle RIDEAU et Jacques ROUCHE**
Administration	:	**Claudine GIRONES**

des fleurs pour ALGERNON par le groupe atelier théâtre

Le GROUPE ATELIER THEATRE présente :

« DES FLEURS POUR ALGERNON »

de Daniel KEYES

Adaptation et mise en scène : Henri Paul DORAY
Décor et costumes : Alain ROY
Musique de scène : Jean-Marie MOREL
Photographies : Jean-Jacques HENRY
avec Louis BEYLER, détaché de la C.d.A.

LE GROUPE ATELIER THEATRE s'est déjà manifesté il y a quelques semaines par une exposition de maquettes de théâtre réalisées par Alain ROY et présentées à la " Maison pour Tous " avec la collaboration de l'A.C.T.A. Autour d'Henri-Paul DORAY (metteur en scène), on trouve réunis Louis BEYLER, Jean-Jacques HENRY, Jean-Marie MOREL et Alain ROY. Leur objectif commun : faire en sorte que la recherche et la création envisagée se concrétisent dans un théâtre d'essai.

Dans cette perspective, le groupe qui vient de se constituer entend tenir compte au premier chef du rôle sans cesse croissant que joue dans le domaine de la création artistique, la complémentarité des divers moyens d'expression. Voilà pourquoi le G.A.T. ne se présente en aucune manière comme une troupe mais plus précisément comme une équipe, au sens où ce mot, par exemple, est employé à propos de réalisations cinématographiques.

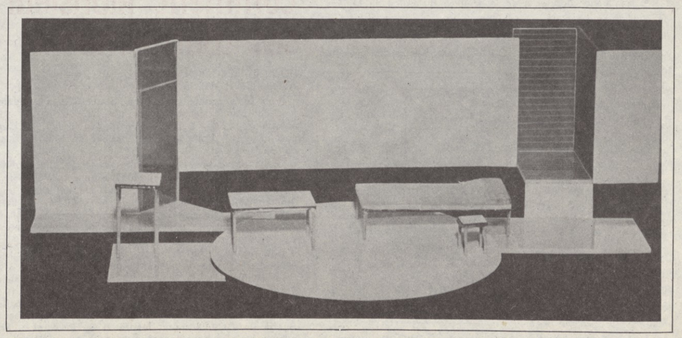
UN SUSPENSE PSYCHOLOGIQUE

Pour son premier spectacle, le G.A.T. a jeté son dévolu sur une nouvelle de l'écrivain américain Daniel KEYES, intitulée : " Des Fleurs pour Algernon " et dont la version scénique — due à Henri-Paul DORAY — sera créée à Grenoble le 16 janvier prochain, au Théâtre de la rue du Lycée (rue Raoul-Blanchard). Publié en 1966, à New York dans la revue " Fiction ", le texte de Daniel KEYES a donné lieu presque aussitôt à une adaptation cinématographique (sous le titre de CHARLIE) et à un " remake " sous forme de roman, réalisé par l'auteur lui-même et non encore traduit en français.

L'aventure proposée à notre imagination trouve sa source dans les progrès fantastiques survenus depuis quelques années dans la science médicale. Un homme (Charlie), proche de la débilité mentale, en tout cas d'un niveau intellectuel extrêmement bas, fait le compte rendu, d'abord très hésitant et maladroit, de l'expérience à laquelle il est soumis. Une opération de cerveau, en effet, est censée devoir le transformer intellectuellement, et multiplier par trois son " coefficient d'intelligence ". Et nous suivons pas à pas l'évolution qui se fait en lui et qu'analyse son journal : la transposition scénique des propos de ce journal ne constitue d'ailleurs pas l'aspect le moins original du spectacle en préparation.

Près de Charlie, un autre cobaye " exemplaire ", la souris blanche Algernon, " victime " du même type d'opération, connaît une évolution parallèle. Tout cela aura une fin — mais laquelle ? Ce serait anéantir le " suspense " à la fois psychologique et dramatique contenu dans l'œuvre de Daniel KEYES que de le révéler. Qu'on sache seulement qu'au delà de l'émotion que provoque en nous cette métamorphose mentale, au delà de la question de savoir jusqu'où " cela ira ", apparaît en filigrane un drame plus large qui nous concerne tous, parce qu'il est à la mesure de la condition humaine. Nous sommes tous un peu les frères et les sœurs de Charlie, puisque nous sommes bien forcés d'admettre que la réalité, une fois démasquée, se révèle très ordinairement comme la sœur jumelle de la fiction.

Jean DELUME.



(Photo Marie-Jésus Diaz). **Maquette du dispositif scénique d'Alain ROY**

« DES FLEURS POUR ALGERNON »

est présenté au Théâtre de la rue du Lycée (rue Raoul-Blanchard)

à partir du 16 janvier, les lundi, mercredi, vendredi, samedi à 21 heures ; les jeudi et dimanche à 19 h 30.

Prix des places : **9 F**
7 F collectivités
5 F étudiants et apprentis

Réservation à A.C.T.A., 1, rue Hauquelin, tous les jours sauf les dimanche et lundi, de 15 h à 19 h et à la Maison de la Culture de 17 h à 22 h.

La vie de la Maison

Renouvellement des adhésions 1970

POUR LES ADHERENTS INDIVIDUELS, BULLETIN A ADRESSER A LA MAISON DE LA CULTURE, ACCOMPAGNE
- DU REGLEMENT
- D'UNE ENVELOPPE TIMBREE
(Pour les adhérents collectivités, s'adresser à leur correspondant).

Nom ..... Prénom .....

ADRESSE .....

N° de Carte .....

APRES LE 15 JANVIER, TOUT ADHERENT QUI NE SERA PAS A JOUR DE SA COTISATION NE RECEVRA PLUS " ROUGE ET NOIR "

POURQUOI CERTAINS ADHERENTS NE REÇOIVENT-ILS PAS " ROUGE ET NOIR " ?

- PARCE QU'ILS ONT OMIS DE NOUS SIGNALER LEUR CHANGEMENT D'ADRESSE, ET LE JOURNAL NOUS REVIENT.
- PARCE QUE NOUS POSSEDONS PARFOIS UNE ADRESSE INCOMPLETE (LES ETUDIANTS LOGEANT DANS DES FAMILLES DOIVENT NOUS INDIQUER LE NOM DE LA PERSONNE CHEZ QUI ILS HABITENT).

D'AUTRE PART,

NOUS RECEVONS DE NOMBREUSES RECLAMATIONS DES ADHERENTS, SE PLAIGNANT DE RECEVOIR TROP TARD " ROUGE ET NOIR ".

NOUS LES INFORMONS QUE CES RETARDS NE NOUS SONT PAS IMPUTABLES ET QUE LA MAISON DE LA CULTURE NE PEUT ETRE RENDUE RESPONSABLE DE LA SURCHARGE DE TRAVAIL ET DE L'INSUFFISANCE DE PERSONNEL DANS CERTAINS BUREAUX DE DISTRIBUTION POSTALE.

" ROUGE ET NOIR " EST POSTE REGULIEREMENT ENTRE LE 20 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS.

RELAIS - INFORMATION

Samedi 10 janvier 1970 à 17 heures

PRESENTATION AUX COLLECTIVITES DU PROGRAMME FEVRIER

MAISON DE LA CULTURE GRENOBLE

DIRECTION DIDIER BERAUD

programme du mois de janvier 1970

ANIMATION (ENTREE LIBRE)

MARDI 6 A 18 H 30 ET 21 H : **THEATRE.** LE THEATRE DE LA COMMUNE AVEC GABRIEL GARRAN ET SON EQUIPE.
MARDI 13 A 18 H 30 ET 21 H : **ARTS PLASTIQUES.** EXPOSITION SPECTACLE ENVIRONNEMENT « F 3 » PRESENTEE PAR SES CREATEURS.
JEUDI 15 A 20 H 30 : **JEUNE POESIE ALGERIENNE.** PRESENTATION DE JEAN SENAC.
MARDI 20 A 18 H 30 ET 21 H : **CINEMA.**
MERCREDI 21 A 18 H 30 ET 21 H : **LE FILM SCIENTIFIQUE DU MOIS** (ANIMAUX SOUS-MARINS ET ALGUES MARINES DE NOS COTES).
JEUDI 22 A 18 H 30 ET 21 H : **MUSIQUE. RAVEL** ET **LEIBOWITZ :** RENCONTRE AVEC LES REALISATEURS DU SPECTACLE LYRIQUE.
JEUDI 22 A 15 H : **ANIMATION DU JEUDI** (MARIONNETTES).
MARDI 27 A 18 H 30 ET 21 H : **LITTERATURE.** LA POESIE LOUFOQUE.

JEUDI 1, VENDREDI 2, SAMEDI 3 (PETITE SALLE). **LA COMEDIE DES ALPES** DANS

HUMOUR A LA CARTE

MISE EN SCENE RENE LESAGE
JEUDI ET SAMEDI A 18 H 45 : **SHAW, SAUNDERS** - A 21 H 15 : **TARDIEU.** VENDREDI A 18 H 45 : **TARDIEU** A 21 H 15 : **SHAW, SAUNDERS.**
COLLECTIVITES : 4 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 5 F - NON-ADHERENTS : 7 F

MERCREDI 7 A 15 H ET 20 H 45, JEUDI 8 A 15 H ET 19 H 30, VENDREDI 9 A 15 H ET 20 H 45 (GRANDE SALLE) **LE THEATRE DE LA COMMUNE D'AUBERVILLIERS** DANS

LE DISTRAIT

DE **REGNARD** MISE EN SCENE GABRIEL GARRAN
COLLECTIVITES : 7 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 9 F - NON-ADHERENTS : 13 F.

MERCREDI 7 A 15 H, JEUDI 8 A 15 H ET 17 H, VENDREDI 9, SAMEDI 10, DIMANCHE 11 A 15 H (PETITE SALLE)
LE THEATRE DE LA COMMUNE D'AUBERVILLIERS DANS

Les voyages de Gulliver

D'APRES **SWIFT**
SPECTACLE POUR ENFANTS DE **CAMILLO OSOROVITZ** PRIX UNIQUE : 3 F (2 F POUR GROUPE MINIMUM 25 PERSONNES)

SAMEDI 10 **JOURNÉE PETER WEISS**

9 H A 12 H (THEATRE MOBILE) : **ITINERAIRE DE PETER WEISS** PAR MICHEL BATAILLON. Conférence illustrée, Projections, Musique de scène (ENTREE LIBRE)
14 H A 18 H (THEATRE MOBILE) : « **L'INSTRUCTION** » ET LE THEATRE DOCUMENTAIRE DE PETER WEISS PAR DENIS BABLET DU C.N.R.S., AVEC LA PARTICIPATION DES COMEDIENS DU THEATRE DE LA COMMUNE (ENTREE LIBRE)
18 H ET 21 H (PETITE SALLE) : **MARAT-SADE ;** FILM DE PETER BROOK. ADHERENTS : 3 F - NON-ADHERENTS : 5 F.

MARDI 13 ET MERCREDI 14 A 20 H 45 (PETITE SALLE) **A L'OCCASION DU BICENTENAIRE DE SA NAISSANCE**

CYCLE BEETHOVEN

AVEC **WALTER CHODACK,** PIANO, **JACQUES PARRENIN,** VIOLON, ET LE **QUATUOR PARRENIN**
MARDI 13 JANVIER, QUATUOR N° 3 EN RE MAJEUR OPUS 18, QUATUOR N° 15 EN LA MINEUR OPUS 132 DE **BEETHOVEN,** QUATUOR N° 4 DE **BARTOK**
MERCREDI 14 JANVIER, SONATE EN RE MAJEUR OPUS 12 N° 21 POUR VIOLON ET PIANO, SONATE N° 30 EN MI MAJEUR OPUS 109 POUR PIANO, BAGATELLES POUR PIANO, SONATE EN FA MAJEUR OPUS 24 « LE PRINTEMPS » POUR VIOLON ET PIANO DE **BEETHOVEN**
COLLECTIVITES : 7 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 9 F - NON-ADHERENTS : 13 F.

MERCREDI 14 A 20 H 45, JEUDI 15 A 19 H 30, VENDREDI 16, SAMEDI 17 A 20 H 45, DIMANCHE 18 A 15 H (GRANDE SALLE) **LE THEATRE DE LA COMMUNE** DANS

Comment Monsieur Mockinpott fut libéré de ses tourments

CREATION EN FRANCE DE L'ŒUVRE DE **PETER WEISS** MISE EN SCENE GABRIEL GARRAN
COLLECTIVITES : 7 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 9 F - NON-ADHERENTS : 13 F.

MERCREDI 14 A 15 H, JEUDI 15 A 15 H ET 17 H, VENDREDI 16, SAMEDI 17, DIMANCHE 18 A 15 H (PETITE SALLE)
LE THEATRE DE LA COMMUNE DANS

boc, boboc et boloboc

SPECTACLE POUR ENFANTS EN MULTIVISION DE **CAMILLO OSOROVITZ** ET **HENRI DELMAS**
PRIX UNIQUE : 3 F (2 F POUR GROUPES D'UN MINIMUM DE 25 PERSONNES)

DU MARDI 20 AU SAMEDI 24 **CINEMA** (LE PROGRAMME SERA COMMUNIQUE ULTERIEUREMENT)

AMIS DE LA CINEMATHEQUE FRANÇAISE (PETITE SALLE)
DIMANCHE 11 A 17 H : « **SAINT FRANÇOIS D'ASSISE** » DE ROSSELLINI
DIMANCHE 18 A 17 H : « **LA DAME DE MISASHINO** » DE MIZOGUCHI DIMANCHE 25 A 17 H : « **I VINTI** » D'ANTONIONI

MERCREDI 28, VENDREDI 30 A 20 H 45 (GRANDE SALLE) EN COPRODUCTION AVEC LE THEATRE MUNICIPAL

l'heure espagnole les espagnols à venise

DE **RAVEL**
EN CREATION MONDIALE DE **RENE LEIBOWITZ**
ORCHESTRE SOUS LA DIRECTION DE RENE LEIBOWITZ MISE EN SCENE : HUMBERT CAMERLO
COLLECTIVITES : 9 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 11 F - NON-ADHERENTS : 16 F

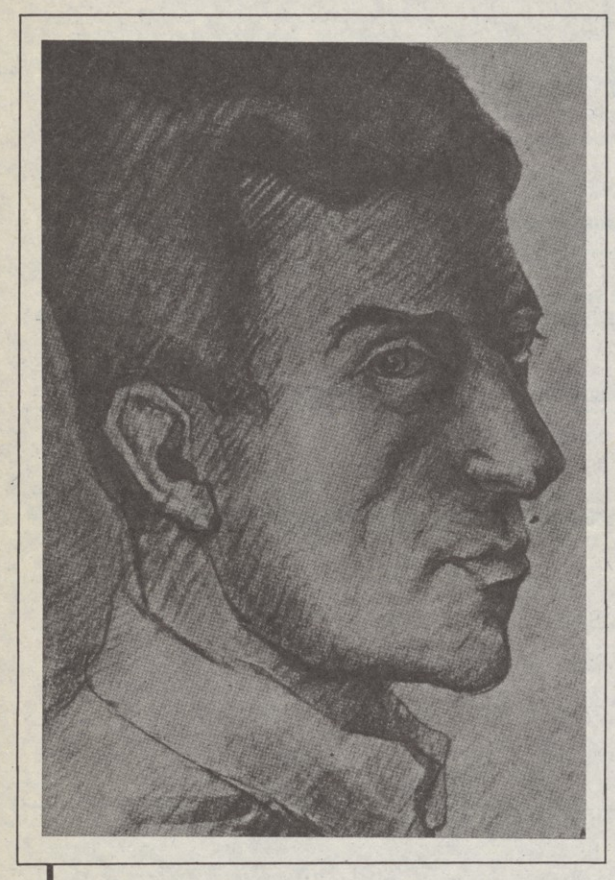
CONFERENCES - TABLES RONDES (ENTREE LIBRE)

MERCREDI 7 A 20 H 45 L'ATOME ET LA PRODUCTION D'ÉLECTRICITÉ AVEC **MM. SAITCEVSKY** ET **TANGUY**
JEUDI 29 A 20 H 45 MAGAZINE "CERTIFIÉ EXACT"

EXPOSITIONS

JUSQU'AU 10 : **L'ENERGIE NUCLEAIRE**
A PARTIR DU 21 : « F3 » SPECTACLE-ENVIRONNEMENT OU UNE LEÇON D'OBSERVATION

l'heure espagnole - les Espagnols à Venise



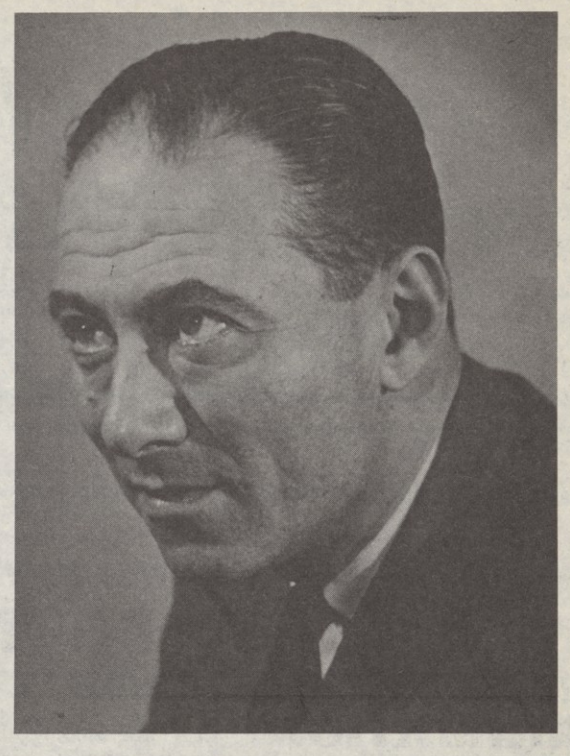
Portrait de RAVEL par Ouvré (1911)

par **René Leibowitz**

IL est curieux de noter que l'opéra bouffe, qui a joué un rôle aussi important dans l'évolution de l'art lyrique, a cessé pour ainsi dire d'exister à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, pour ne renaître — sporadiquement — « de ses cendres » qu'au cours des cinquante dernières années. En effet, après les prodigieuses réussites de Mozart et de Rossini, le XIXe siècle ne produira plus, en matière d'opéras bouffes, que le *Falstaff* de Verdi (il est vrai qu'il s'agit d'une exception « de taille »), si l'on fait abstraction des œuvres d'Offenbach et de Johann Strauss, qui, toutefois, n'appartiennent pas entièrement au genre qui nous intéresse.

Ce n'est pas le moindre mérite de Maurice Ravel que d'avoir composé très tôt au cours de sa carrière, et à une époque (1907) où l'opéra bouffe était en quelque sorte tombé en désuétude, cet admirable chef-d'œuvre du genre qu'est l'*Heure Espagnole*. Je ne puis dire dans quelle mesure Ravel se rendit compte de la « renaissance » qu'il avait ainsi amorcée, mais il est en tout cas certain qu'il était parfaitement conscient de la tradition au sein de laquelle il avait pénétré, ainsi qu'en témoigne explicitement la « note pour l'exécution » que nous trouvons en tête de la partition. En voici le texte : « A part le Quintette final, et, en majeure partie, le rôle de Gonzalve, celui-ci lyrique avec affectation, *dire* plutôt que *chanter* (fins de phrases brèves, ports de voix, etc.). C'est presque tout le temps, le *quasi parlando* du récitatif bouffe italien ».

S'il était complètement au fait des principes essentiels de l'opéra bouffe, Ravel sut, de plus, appliquer ces principes de façon magistrale à ses propres besoins expressifs. Cela se voit clairement dans le choix du livret, qui est plein de situations cocasses et dont le texte, hautement réussi, ne pouvait qu'inspirer notre musicien. Quant à cette inspiration musicale elle-même, on reste, aujourd'hui encore, confondu par sa verve, sa fraîcheur et surtout par son extraordinaire variété et adéquacité. Chaque personnage de la pièce se trouve merveilleusement caractérisé par des moyens sonores de la plus grande authenticité ; l'utilisation de certains éléments « populaires » (tournures mélodiques et rythmes espagnols, rythme de valse, etc.), loin de ne constituer que de simples enjolivements, prend la valeur d'un acte compositionnel intégral, et culmine dans cette fascinante *Habanera* qui sert de fondement musical au quintette final, l'un des plus beaux morceaux d'ensemble dont l'opéra bouffe nous a gratifiés.



René LEIBOWITZ (Photo S. Bernstein, New York)

***

Après l'*Heure Espagnole*, il faut sans doute attendre le *Gianni Schicchi* de Puccini (1916) pour voir se prolonger la « renaissance » de l'opéra bouffe. D'autres tentatives surgiront, de-ci, de-là : *Mavra* d'Igor Strawinsky, l'*Enfant et les Sortilèges* de Maurice Ravel (1920-1924), *d'Aujourd'hui à Demain* d'Arnold Schoenberg (1928-1929), *Esther de Carpentras* de Darius Milhaud (1937), quelques autres partitions encore, peut-être. Le bilan n'est pas lourd, mais il est tout de même suffisant (qualitativement surtout) pour que l'on se sente autorisé à dire que le genre n'est pas mort. M'étant toujours senti fortement attiré vers l'opéra bouffe, je tentai à mon tour d'y contribuer. Cela se passa en 1963. Je demandai d'abord à mon ami Georges Limbour de m'écrire un livret, en lui laissant — cela va de soi — toute liberté quant au choix du sujet, des situations et des personnages. Tout au plus lui ai-je peut-être suggéré (je ne m'en souviens plus, à vrai dire) certains détails qui correspondaient à des idées purement musicales que je m'étais formulées alors. C'est ainsi que Limbour rédigea, en quelques semaines, le texte des *Espagnols à Venise*, texte qui me mit tellement « en appétit » que j'en écrivis la musique en sept ou huit mois, malgré un emploi de temps extrêmement chargé.

Il me semble que le livret se situe dans la meilleure tradition du genre, tant il est vrai qu'il traite l'intrigue, les situations et les personnages avec cet esprit plein de légèreté et de drôlerie auquel les meilleurs opéras bouffes nous ont habitués. Il n'est peut-être pas inintéressant de noter que l'intrigue même est empruntée à une vieille chronique espagnole — la « situation clé », si j'ose dire, étant tirée d'un fait historique, de même que le rôle principal, celui du poète Quevedo, est inspiré par le personnage « réel » du même nom. Ce qui me séduisit le plus dans tout cela, fut ce que — faute d'un meilleur terme — je nommerai l'élément de farce qui se manifeste tout au long du texte. A ce propos, je soupçonne que ce texte a fourni à Limbour l'occasion de « dire ses quatre vérités » à l'égard de cet *esprit de sérieux* si répandu aujourd'hui, et, en ce sens, certaines tirades de Quevedo sur le langage, ainsi que la création du personnage de « la Mort », me paraissent du meilleur aloi.

Il n'est jamais facile de parler de son propre travail. Je dirai seulement que je me suis efforcé de tirer le maximum des possibilités qui m'étaient offertes par le livret. L'auditeur découvrira, çà et là, quelques références musicales (certaines tout à fait claires, d'autres plus voilées) à d'autres opéras. Je ne sais plus dans quelle mesure j'étais conscient (au moment de la composition de l'ouvrage) de mes « intentions profondes » ; je sais cependant que tout cela m'est venu à l'idée de manière très naturelle, et que cela me paraissait cadrer avec cet élément de farce que j'ai signalé. Aujourd'hui, en revoyant la partition, je me dis que c'est là peut-être, aussi, un moyen authentique de faire vivre une tradition, car il me semble que — pour paraphraser une pensée célèbre — on ne fait pas un opéra seulement avec des intrigues, des situations et des personnages, ni même seulement avec des moyens sonores, mais qu'on fait surtout un opéra avec des opéras.

à l'occasion du bicentenaire de sa naissance :

cycle BEETHOVEN

avec Walter CHODACK, piano
Jacques PARRENIN, violon
et le quatuor PARRENIN

Programme

Mardi 13 janvier

BEETHOVEN : Quatuor n° 3 en ré majeur op. 18
BARTOK : Quatuor n° 4
BEETHOVEN : Quatuor n° 15 en la mineur op. 132

Mercredi 14 janvier

BEETHOVEN : Sonate en ré majeur op. 12 n° 1 pour violon et piano
Sonate n° 30 en mi majeur op. 109 pour piano
Bagatelles pour piano
Sonate en fa majeur op. 24 « le Printemps » pour violon et piano

Mercredi 4 février

BEETHOVEN : Quatuor n° 11 en fa mineur op. 95
BARTOK : Quatuor n° 3
BEETHOVEN : Quatuor n° 10 en mi bémol majeur op. 74 « Les Harpes »

Jeudi 5 février

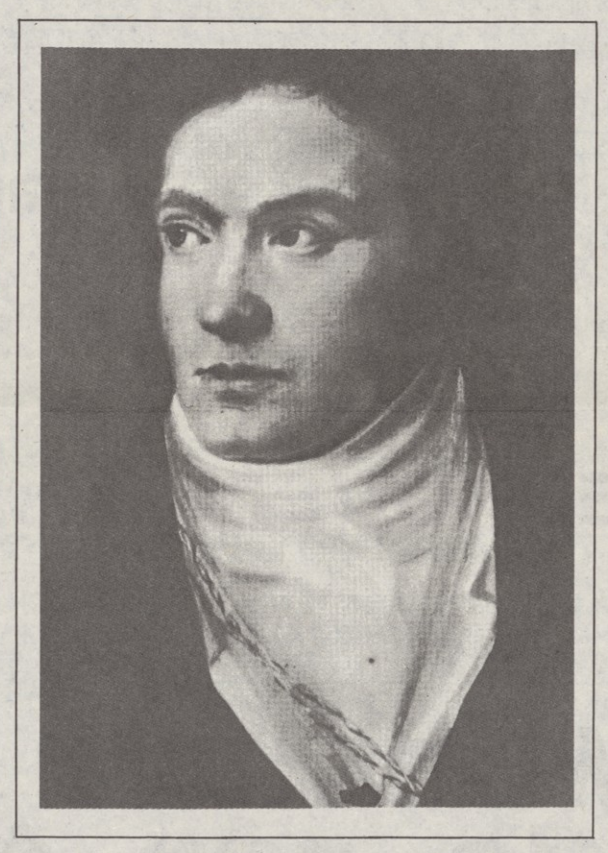
BEETHOVEN : Sonate en sol majeur op. 30 n° 3 pour violon et piano
Variations en fa majeur pour piano
Sonate en la majeur op. 12 n° 2 pour violon et piano
Variations héroïques op. 35 pour piano

Mardi 3 mars

BEETHOVEN : Quatuor n° 16 en fa majeur op. 135
BARTOK : Quatuor n° 2
BEETHOVEN : Quatuor n° 9 en ut majeur op. 59 n° 3 « Rassoumovsky »

Mercredi 4 mars

BEETHOVEN : Sonate en sol majeur op. 96 pour violon et piano
Sonate n° 21 en ut majeur op. 53 « Waldstein » pour piano
Sonate n° 26 en mi bémol majeur op. 81 a « Les Adieux » pour piano
Sonate en la majeur op. 47 « A Kreutzer » pour violon et piano.



Portrait de BEETHOVEN par Isidore Neugass

« S'il nous fallait tenter la gageure de dire en une phrase ce qui caractérise Beethoven comme musicien, nous dirions que Beethoven est le musicien qui s'est consacré à exprimer et à impulser le dynamisme de l'homme. Exprimer par sa musique la marche, l'action et le combat d'un homme, pousser par sa musique les autres hommes à se mettre en route, à agir et à lutter. »

(Jean et Brigitte MASSIN)

Pourquoi Bartok ?

ON remarquera que le programme de chacune des trois séances de quatuor à cordes du cycle Beethoven comporte un quatuor de Bartok.

Pourquoi ?

— Parce que Bartok est un des rares compositeurs du XXe siècle à avoir écrit, comme Beethoven, une **série** de quatuors comparable en qualité, sinon en quantité, à celle de son illustre devancier.
— Parce que les Parrenin excellent dans l'interprétation de la musique d'aujourd'hui.
— Parce que 1970, c'est aussi le 25e anniversaire de la mort de Bartok, atteint par la misère et la maladie, dans un hôpital new-yorkais.

TARIF REDUIT

pour les personnes désirant assister aux six concerts du « cycle Beethoven ».

Adhérents collectivités : 30 F pour les six concerts
Adhérents individuels : 42 F pour les six concerts
Non-adhérents : 54 F pour les six concerts

Renseignements au service de location.

← Portrait de BARTOK par Ferenczy (1936)

le théâtre de la commune d'Aubervilliers à Grenoble

ROUGE et NOIR

« Qui ne se plaît pas à Regnard
n'est pas digne d'admirer Molière. »
Voltaire

Monsieur Mockinpott : CHAPLIN ou ZAVATTA

Au mois de février 1968, les éditeurs allemands de Peter Weiss annonçaient aux théâtres la parution de sa dernière pièce :

« Comment Monsieur MOCKINPOTT fut libéré de ses tourments »

CE petit jeu dramatique, le chemin de croix du sieur Mockinpott, d'infortune en infortune, est de la même famille que « La nuit des hôtes », première œuvre de Peter Weiss, jouée sur les scènes berlinoises.

Avec ces infortunes du sieur Mockinpott, Peter Weiss laisse libre cours à son amour de la Moritat, des ballades populaires sanglantes, tragiques et moralisatrices. La naïveté feinte de son propos est celle des petites pièces de Brecht, « Dansen », mais disons pour brouiller les cartes qu'un commentateur philistin ne manquerait pas non plus d'évoquer « La Ballade de Mackie », le démontage et le remontage de Galy Gay, les dialogues de Beckett, la démarche de Faust ou bien encore ces petites bobines de film Pathé projetées à la main qui s'intitulaient « Charlot clochard », « Charlot chez son employeur », « Charlot en prison », etc.

Le sieur Mockinpott, pourquoi pas Froc-en-loc ou Fric-en-poch ou Mit-en-froc, Monsieur Prudhomme en un mot, est un petit bourgeois, bon père, bon époux, bon ouvrier, et bon chrétien aux prises avec l'ordre des choses. Les armes intellectuelles dont il dispose ne lui permettent guère de découvrir comment va le monde, et pourtant « il va mal, Môssieu », car une fatalité aveugle s'abat sur Mockinpott, réplique contemporaine de ce personnage comique russe nommé Mille Malheurs.

Sans pouvoir en saisir les motifs, le sieur Mockinpott, bon citoyen, se retrouve en prison, c'est Monsieur Prudhomme enchaîné.

Et c'est le point de départ de ce jeu dramatique, premier des onze tableaux.

Libéré de prison au prix de toutes ses économies, rachetant donc sa liberté, Mockinpott est aidé dans sa démarche par un clochard philosophe, Diogène ou Socrate, ou mieux Auguste puisqu'il s'agit du personnage de Wurst, clown de la tradition de foire allemande.

Au cours de dialogues caustiques et grotesques, cet Auguste va saper lentement les idées reçues de Mockinpott et l'aider à accoucher de soi-même.

Bon père, bon époux, Mockinpott sortant de prison, se retrouve cocu et bafoué au troisième tableau.

Bon ouvrier soumis, il se retrouve licencié au quatrième tableau.

Afin de lui permettre de trouver un équilibre, son comparse le livre aux mains de la Faculté qui procède sur scène à une ouverture de sa boîte crânienne, lavage de cerveau puis bourrage de crâne avec assaisonnements divers, sel, poivre, épices, etc.

Après avoir remis bon ordre dans ses facultés intellectuelles, les médecins, assistés de l'Auguste, se préoccupent de son affectivité et procèdent à une opération à cœur ouvert, toujours avec poivre, épices et condiments.

Ainsi traité, Mockinpott ne s'en adapte pas mieux à l'ordre des choses. Sa naïveté schweykienne est source de bien des souffrances et de bien des troubles :

« Pourquoi les choses sont-elles ainsi et comment seraient-elles si elles pouvaient être autrement ? », **voilà le sens de toute sa démarche.**

Deux anges gardiens l'accompagnent bien sûr et, à grand bruit de ferraille et d'ailes en fer blanc, ils proclament qu'il faut boire la coupe jusqu'à la lie, en d'autres termes que l'excès de souffrances purge de la souffrance.

Au bout du chemin, il y a la rencontre avec Dieu, Dieu le Père avec monocle, cigare, chapeau melon et pelisse de fourrure, Dieu le Père aux prises avec mille difficultés pour gérer au mieux sa firme, contrôler son personnel, investir. Ce tête-à-tête avec le responsable de l'ordre des choses, incarnation de la fatalité, apporte à Mockinpott la clarté qui lui faisait défaut. Marat affirmait dans son « dialogue avec Sade sur la mort et la vie » **qu'il** « importe de se prendre soi-même aux cheveux et de se tirer vers les hauteurs, de se retourner soi-même, comme un gant, de l'intérieur vers l'extérieur, afin de tout voir avec des yeux nouveaux ».

Mockinpott aidé par la négation productive de son double méphistophélique, Auguste, accouche de lui-même, car le destin de Mockinpott, c'est Mockinpott. Une nouvelle pièce de Peter Weiss donc, mais aussi un style jusqu'alors peu connu chez Peter Weiss, qui se livre à ce jeu formel sur les mots et les sons, qui font de lui l'un des principaux écrivains de l'Allemagne contemporaine.

A la prose de « L'ombre du corps du cocher » **répondent les vers brinquebalants de Mockinpott, rimes fausses, césures déséquilibrées, alexandrins de mirliton, pentamètres iambiques qui marchent à cloche-pied, bourdes grammaticales, calembours, contre-pèteries, tout fait de ces onze tableaux un festival d'une rhétorique nouvelle où causticité, grotesque, burlesque se fondent et nous offrent une œuvre de théâtre théâtral, portée par un couple de personnages dont les noms pourraient être Chaplin, Keaton, Devos ou Zavatta.**

le théâtre de la commune d'Aubervilliers

COMMENCEE en 1960, l'expérience de décentralisation et d'animation théâtrale tentée à AUBERVILLIERS par Gabriel Garran aboutit, après quatre Festivals d'art dramatique au gymnase de la ville et la création du Groupe Firmin-Gémier, à l'ouverture du THEATRE DE LA COMMUNE.

Cette salle, due à la conception scénographique de René Allio, a été aménagée aux seuls frais de la ville d'Aubervilliers sur l'emplacement d'une ancienne salle des fêtes municipale.

Inauguré le 25 janvier 1965, le Théâtre de la Commune représente dans la région parisienne la première tentative permanente et professionnelle, hors les murs de la capitale, d'un centre dramatique à vocation populaire.

Partant du principe qu'il n'y avait pas de fatalité propre à la banlieue, que « savoir pourquoi on fait du théâtre, c'est aussi savoir pour qui », la tentative du Théâtre de la Commune se propose d'y faire apparaître l'existence d'un théâtre, aussi évidente et réaliste qu'un stade, un lycée ou un dispensaire.

A la recherche d'un nouveau public, et en liaison avec les amis du théâtre, les collectivités associées, les collectivités locales, et de nombreux groupements de la région parisienne qui lui ont accordé sa confiance, le Théâtre de la Commune s'est donné dès le début un triple but :

— apparaître pour l'essentiel comme un théâtre de création contemporaine, s'adressant à tous ceux qui s'intéressent à l'aventure du théâtre populaire.

— développer parallèlement à l'activité dramatique tout un réseau d'activités artistiques, particulièrement en direction de l'enfance et du cinéma.

— devenir le service public culturel de la ville d'Aubervilliers et de son canton puis débordant ce cadre, impulser une action à l'échelle de la région nord-est parisienne qui comprend plus d'un demi-million d'habitants.

Le Théâtre de la Commune d'Aubervilliers a reçu, depuis son ouverture, 300 000 spectateurs.

Le Ministère des Affaires Culturelles a confié au Théâtre de la Commune et à son animateur, une mission de préfiguration d'une Maison de la Culture 93 (Seine-Saint-Denis).

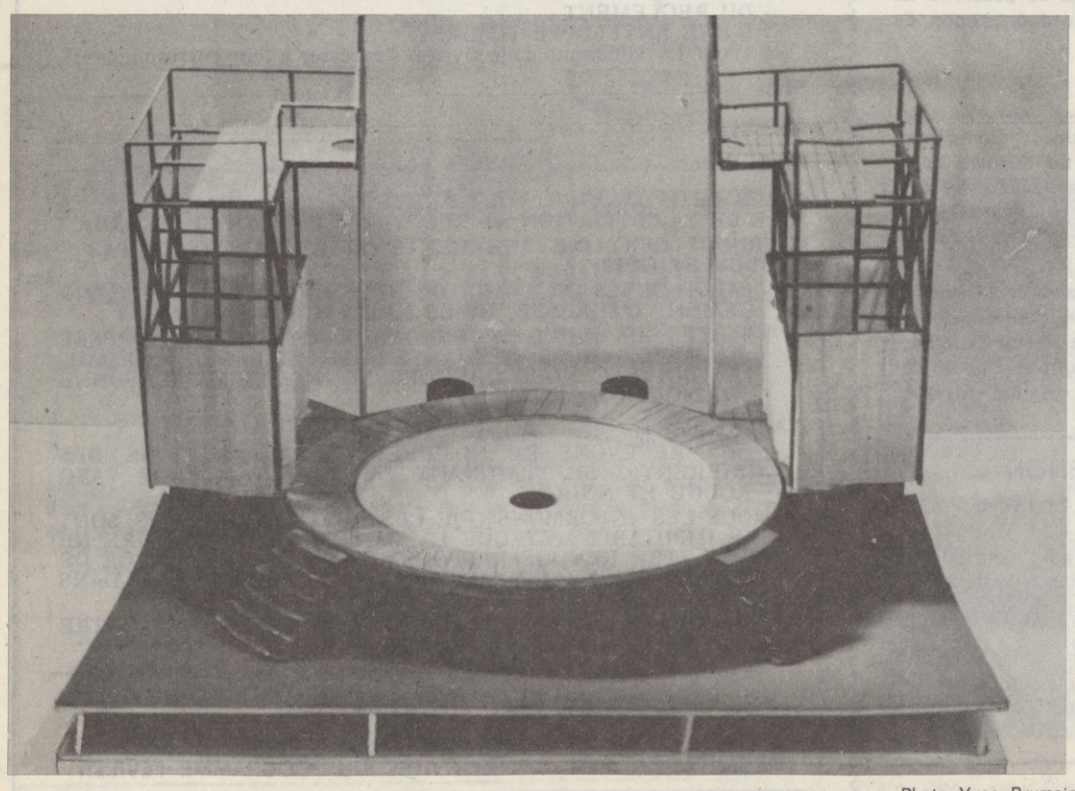


Photo Yves Brumaire

La maquette du dispositif scénique conçu par René Allio pour le « Mockinpott », vue de face, ou de dos, c'est selon ! En effet les spectateurs seront assis et dans la Grande Salle et sur le plateau de la Grande Salle.

L'arène circulaire où se déroule l'action, prend place entre ces deux groupes de spectateurs, à l'emplacement actuel des premières rangées de fauteuils.

Ce dispositif bifrontal est complété par deux échafaudages latéraux comportant deux niveaux, le ciel et la terre.

le distrait

de Jean-François Regnard

DANS la maison de Mme Grognac vivent deux jeunes filles Clarice et Isabelle. Deux jeunes gens s'y pressent, Léandre et le fol Chevalier. Leur avenir est fixé par les parents. Ce qui vient troubler ce rituel, c'est à la fois le caractère de Léandre « Le Distrait » qui accumule les quiproquos en mêlant ses fantasmes à la réalité et la course à la dot qui entraîne maîtres et valets.

La pièce est faite de l'observation joyeuse de cette bourgeoisie de la fin du XVIIe siècle qui prend le pas sur la noblesse.

Petit parisien des Halles, fils d'un riche commerçant, avide de voyages et d'aventures (tel que Cervantès il fut vendu comme esclave !), Regnard annonce la fin d'un règne et la venue du « Siècle des Lumières ».

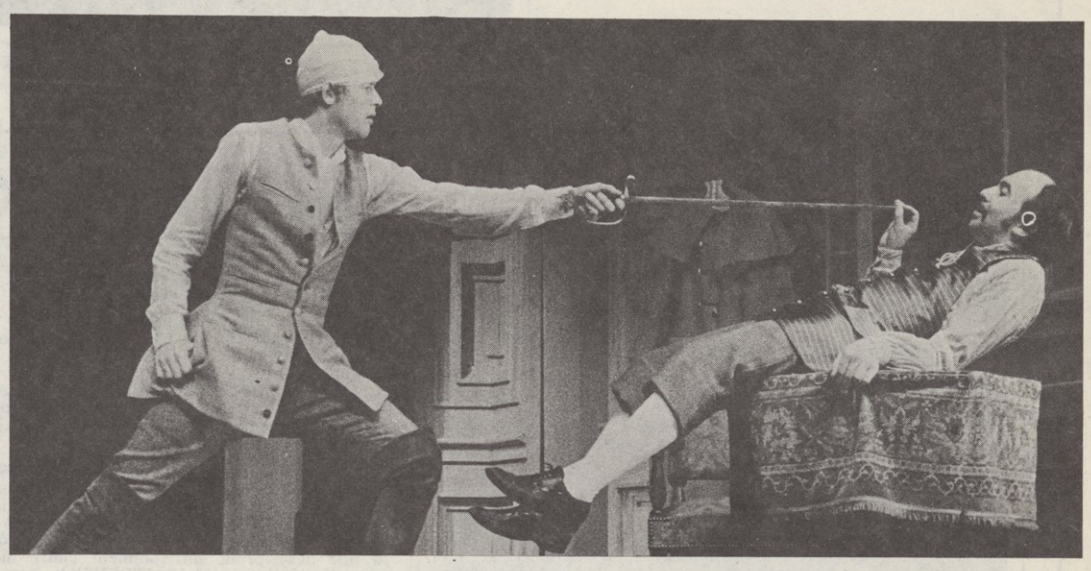


Photo Hugues B. Tsouo

Comédie d'intrigue, de mœurs et de caractère, « Le Distrait », surgi tout droit des « Caractères » de La Bruyère, place Regnard à mi-chemin entre Molière et Beaumarchais.

« Regnard a peint les anoblis, les enrichis, les fats de toute sorte qui vont bientôt être le monde de la Régence. Il a fait de même pour le Chevalier du « Distrait ».

On est frappé de cette idée qu'il donne des mœurs finales du règne de Louis XIV.

Ce grand roi avait régné trop longtemps ; il en était résulté durant les quinze dernières années, un régime convenu et hypocrite, sous lequel couvaient et levaient déjà la tête, le vice et les ridicules qui n'attendaient plus que le jour et l'heure.

Regnard, qui ne devait pas assister à ce débordement et mourut avant Louis XIV, voyait au naturel et peignait avec saillie ces générations affectées et grossières, dont nous trouvons également le portrait en vingt endroits des lettres de Madame de Maintenon.

... C'est le jeu effréné, c'est le vin, le contraire du sobre et du poli, l'orgie avait commencé à huis-clos sous Louis XIV. »

Sainte-Beuve
« Causeries du Lundi »

la mise en scène

Le « Distrait 1969 » sera présenté dans un nouveau décor suggérant davantage certains aspects de **cloisonnement** ou **d'intimité** des lieux représentant des « chambres » de cette maison commune.

La première mise en scène enserrait le déroulement de l'action, comme Regnard l'avait conçu, dans l'après-midi et la soirée d'un même jour ; la nouvelle mise en scène, de même qu'elle élargira le lieu, élargira le temps, et l'action du Distrait, commencée à la fin d'un après-midi, se terminera dans la journée du lendemain... Ainsi, la fameuse règle classique des « unités » qui n'a plus de sens — même pour une pièce classique — en dehors de l'époque où elle était en vigueur, sera-t-elle sacrifiée sans dommage à la faveur des exigences scéniques.

Cette reprise du « Distrait » se veut plus « **burlesque** » et plus « **sensualiste** » à la fois, mettant l'accent davantage sur les jeux du cœur et de l'argent. Elle correspond à une nouvelle recherche.

l'équipe

La reprise est aussi une « re-création » : de la distribution de 1966 ne reste que le Distrait : Bernard VERLEY.

Arlette CHOSSON ..... CLARICE
Pierre-Jean HORVILLE .. LE JOUFFLU
Gilles LEGER ..... VALERE
Monique MELINAND .... Mme GROGNAC
Jean-Gabriel NORDMANN LE CHEVALIER
Marion LORAN ..... LISETTE
Amélie PREVOST ... ISABELLE
Bernard VERLEY ... LEANDRE
Pierre VIELHESCAZE CARLIN

Mise en scène de GABRIEL GARRAN
Décors et costumes de FRANÇOISE DARNE
Musique originale de STEPHANE VILAR

Imprimerie Eymond, Grenoble - TYPO - OFFSET - 11, rue Casimir-Brenier. Tél. 44-28-14